

LISIÈRES DU CORPS

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

L'Amant des morts, Verdier, 2008

Avec Bastien, Verdier, 2010

Les Œuvres de miséricorde, Verdier, 2012

Entre les deux il n'y a rien, Verdier, 2015

Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015
avec Patrick Boucheron, Verdier, 2015

•

Un sentiment océanique, Maurice Nadeau, 1996

Mère Biscuit, Maurice Nadeau, 1999

Quelqu'un s'approche, Maurice Nadeau, 2000
(rééd. « Verdier/poche » à paraître)

Le Regard de la source, Maurice Nadeau, 2003

Les Âmes inachevées, Gallimard, « Haute enfance », 2004

Le Corps des anges, Gallimard, 2005

Deux larmes dans un peu d'eau, Gallimard, « L'un et l'autre », 2006

À la lecture (avec Véronique Aubouy), Grasset, 2014

Mathieu Riboulet

Lisières du corps

Verdier



www.editions-verdier.fr

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2015
Page 46 © photographie Pierre Hybre / MYOP
Inti et Loula, « La Vie sauvage », 2013
ISBN : 978-2-86432-818-6

*Si j'étais comme l'ombre un néant ordinaire,
Encore y faudrait-il un corps, une lumière.*

John Donne

Murat

Murat est le nom d'une petite ville du département du Cantal d'environ deux mille habitants, située au pied des monts du Cantal, au bord de l'Alagnon, environnée de rochers basaltiques.

C'est aussi le nom qu'a porté un maréchal d'Empire né en 1767 dans le Lot, qui finit roi de Naples en 1815, prénommé Joachim, et que porte toujours un chanteur de langue française, prénommé Jean-Louis.

C'est enfin un prénom répandu en langue turque (prononcer mourate en roulant légèrement le r). C'est dans cette dernière acception qu'il faut l'entendre ici.

Il n'a aucune de ces marques distinctives du corps qu'on note au premier coup d'œil, la structure imposante, la démarche veloutée, la belle gueule consciente de son effet, le soupçon de déhanchement qu'on met dans un coin de sa tête pour y repenser plus tard... On le croise une fois, deux fois, dix fois sans y prêter une attention particulière. Il n'est pas désagréable, certes, mais il fait partie du personnel, d'une part, et d'autre part on a suffisamment à faire pour se familiariser avec le lieu et ne pas d'emblée s'égarer dans les délices de la pulsion scopique à laquelle, dans les hammams plus que partout ailleurs, on donne libre cours, surtout lorsque les corps qui le peuplent ne sont pas corps courants, habituels, corps pratiqués de longue date, mais corps neufs, bruns, sombres, résolument hors codes occidentaux balisés. On est à Cihangir, un petit quartier de l'arrondissement de Beyoğlu, à Istanbul, pas dans le Marais, on ne perd pas ça de vue parce que c'est essentiel, parce que c'est ça qu'on est venu faire là, se noyer dans l'autre indéchiffrable, dans

l'autre brun corbeau, dans l'autre qui ne nous dira rien qui ne soit incompréhensible et qu'il faudra donc bien attraper autrement.

Il fait partie du personnel, c'est pour ça qu'on ne le regarde pas particulièrement, c'est même pour ça, peut-être, qu'ostensiblement on ne le regarde pas, on se donne comme consigne, inconsciente, de ne pas le regarder. Le personnel c'est compliqué, toujours, et ça l'est encore plus quand on ne parle pas la langue. On n'a guère l'habitude des entre-deux ouatés où le désir se glisse avec quelques billets. Non que l'on s'y refuse, tant s'en faut, mais on n'a pas l'habitude, on vient de contrées où l'on est censé laisser tout ça circuler librement dans des endroits protégés, on vient d'une histoire, d'un parcours, d'habitudes qui ne contiennent pas ça, cette possibilité, les usages qu'elle génère et les envies qu'elle donne. On y a bien pointé son nez, une ou deux fois, à Athènes, mais là c'était direct, cartes sur table, l'endroit regorgeait de somptueuse jeunesse balkanique avec qui s'enivrer pour des poignées de drachmes. Ça n'avait d'ailleurs pas empêché le tournis, l'égarément de l'esprit, le vacillement des yeux, et ça avait comblé en une seule soirée et le plein du regard et les recoins du corps de généreuse chair, de muscles affinés, d'après emportements, et l'on s'était noyé dans le brun de corbeau, dans la saillance des membres, dans la vaillance des souffles, la sûreté des jouissances. À Cihangir on était là pour ça aussi, mais entre soi, les clients, selon l'humeur, discrètement et gratuitement, on n'avait à payer que l'entrée, l'eau le thé les massages, le reste était détente, délassément du corps, vertus de la vapeur et vapeurs du regard embué de corps bruns libérés des contraintes du jour et de la ville, du travail, des rancœurs et des contradictions.

On ne touche pas au personnel, donc, on est habitués aux avis affichés dans les salles de massage des hammams occidentaux évoquant le respect des masseurs et les massages sans équivoque, agitant la menace d'une exclusion définitive de l'établissement, même si, n'est-ce pas, on sait bien qu'entre un corps touché et un corps touchant plongés dans une semi-obscurité peut advenir une série de petites choses que ces avertissements ne prévoient pas, voire prohibent. Du moment que les corps consentent. Et les têtes qui les coiffent. Il n'est pas rare qu'on dise « oui » en un lieu à une heure, et « non » l'instant d'avant, « peut-être » celui d'après. On n'envisage pas, quand on est corps touché, de ne pas toucher à son tour le corps touchant, après, l'espace d'un instant, avec autorisation, on a besoin d'étreindre celui-là dont les mains ont farfouillé nos muscles et fait craquer nos os, qui a pris connaissance en un très bref instant de ce que l'on se cache parfois depuis toujours, que notre dos a dit, ou le repli du bras, ou le creux du thorax, le rebond du mollet et la cambrure du pied. On vient pour ça, on paye, on est touché, longuement, énergiquement, parfois langoureusement, souvent sans équivoque apparente, jamais sans équivoque sous-jacente, quoi qu'on dise, puis on touche brièvement, chastement, on est heureux, souvent, et dégagé de toute espèce de charge, on a payé.

On ne sait pas très bien, au hammam de Cihangir, tant les hommes sont bruns, tant leur langue est opaque, dans le doute on s'abstient, on ne touche pas au personnel, on peut toucher les clients, on peut se nimer de vapeur, laisser le corps aller, le regard avec lui, on est là pour quelque chose même si on ne sait pas très bien quoi, on attend. On fait

son compte de corps, on se demande pourquoi on n'arrive décidément pas à épuiser tout ça, pourquoi l'âme s'élève à tant de contentement de ces contemplations, on plie et on déplie les articulations, on ajuste la jambe, on s'enfouit dans l'eau chaude pour laver le regard et l'enchantement persiste, puis on déploie le corps sur la table centrale de pierre chaude accueillante et on ferme les yeux. On ne sait pas encore très bien ce qu'on va faire, si dans une petite salle annexe on s'en va suivre tel ou tel de ces hommes pour que le corps confirme ce que la vue pressent, si on va demander un massage au savon ou un massage à l'huile, si on va rester là à s'emplir de chaleur, on a fermé les yeux et les sons dressent la carte de ce que les paupières ont soustrait à la vue, on est bien, on peut lâcher un peu de ce souffle impérieux qui dicte sa conduite au ventre, aux jambes, aux pensées, à la peau, on se laisse affleurer à la surface de pierre, l'eau coule et les hommes vont et viennent, on a le droit parfois de s'accorder ainsi le temps de la promesse, de l'accorder au corps, aux aguets, de le laisser aller aux portes du sommeil, on a payé.

Il traverse une ou deux fois la grande salle où l'on se tient, on le reconnaît au claquement léger de ses tongs, plus léger que celui produit par les sandales de plastique, épaisses, dont on est chaussé. On ne le regarde toujours pas particulièrement, d'autant qu'on a les yeux fermés, on ne les ouvre pas, même à demi, on note son passage, il s'est déjà inscrit dans la mémoire sensible du lieu que malgré soi on engrange, le *peştemal* qui lui ceint les reins est très strictement ajusté à sa taille et le couvre jusqu'aux genoux, aucun laisser-aller dans l'allure, le personnel ça n'est pas les clients, ça ne paye pas c'est payé, ça se tient. Du côté clients c'est déjà plus flottant, ça bâille et ça dénude, discrètement parce qu'on a sa pudeur,

mais sûrement puisqu'une des fonctions de l'endroit consiste précisément à desserrer un peu la pression, à faire que le corps, quand il aura sursauté, puisse garder sa souplesse pour affronter les rues, la peine et les envies, qu'il ne se brise pas au premier choc venu.

On a ouvert les yeux, on s'est mis sur le ventre et la table de pierre renouvelle sa tiédeur, irradie dans les membres, dilate encore un peu les pores récalcitrants. On a posé les mains, devant soi, l'une sur l'autre, et puis on est venu y caler le menton, et le murmure de l'eau envahit tout l'espace, sonore, qu'on s'est créé, l'eau qui tombe dans les vasques, coule dans les rigoles, de pierre, qui l'évacuent, emplissent les récipients faits de métal froissé dont on déverse ensuite le contenu sur sa tête, son torse, ses jambes, partout où sa chaleur nous redonnera des forces. On a payé, dehors il neige et le froid mord, on n'aura pas de trop de ces réserves faites quand dans une paire d'heures il nous faudra descendre les ruelles escarpées qui par Firuzağa nous feront regagner le quai où nous prendrons le bus pour Beşiktaş. On a l'attention attirée par un beau brin qui, assis sur le banc de pierre circulaire qui court au long des quatre murs de la salle, adossé, cuisses écartées, s'asperge la poitrine inlassablement, l'eau ravine le pré de poils noirs, suit le chemin qu'ils lui offrent, dévale les abdominaux, qu'elle laisse luisants, et disparaît soudain, absorbée par le *peştemal* qui, en la buvant, dessine à chaque fois un peu plus finement, un peu moins décemment, les cuisses un rien massives et la séduisante masse, centrale, un rien massive, aussi, du sexe prometteur. Il a payé, et il prend soin de lui, l'œil mi-clos l'air de rien il ne perd pas une miette de tout ce qui surgit dans son rayon d'action, il semble tout compte fait qu'on ne lui déplaise pas, il se lève, il s'ébroue,